Document generated on 04/27/2024 7:21 p.m.

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Un palais pour les malades

Ginette Bernatchez

Special Issue, 1989

L'Hôtel-Dieu de Québec : 350 ans de soins hospitaliers

URI: https://id.erudit.org/iderudit/7382ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bernatchez, G. (1989). Un palais pour les malades. *Cap-aux-Diamants*, 21–24.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

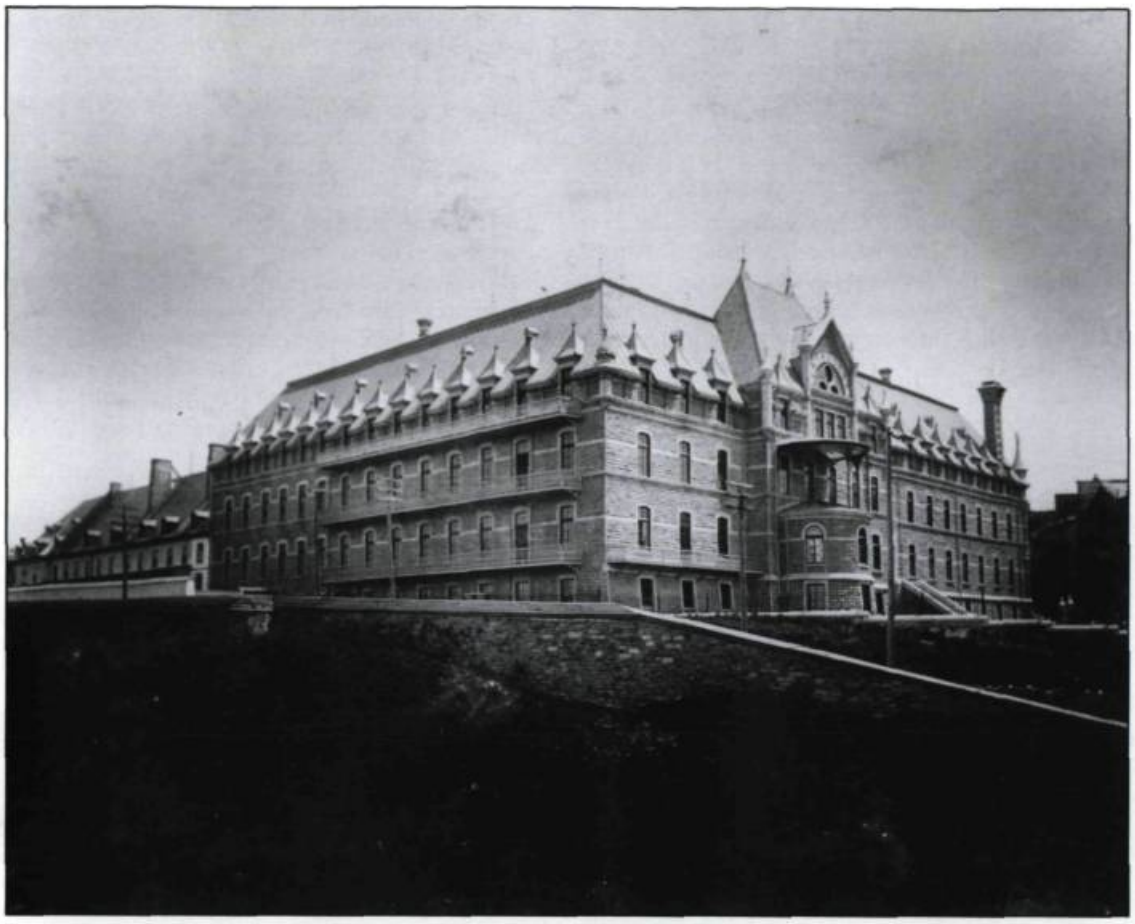
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Le pavillon d'Aiguillon construit en 1892, d'après les plans de l'architecte Georges-Émile Tanguay. (Ville de Québec, Division du Vieux-Québec.)

UN PALAIS POUR LES MALADES

par Ginette Bernatchez*

En 1890, l'Hôtel-Dieu compte à peine une centaine de lits et la salle d'opération s'avère désuète. Une foule d'éléments essentiels au bon fonctionnement d'un hôpital moderne lui font défaut. Ainsi, le blanchissage se fait toujours à la main et le système de chauffage se limite à l'utilisation du poêle à bois.

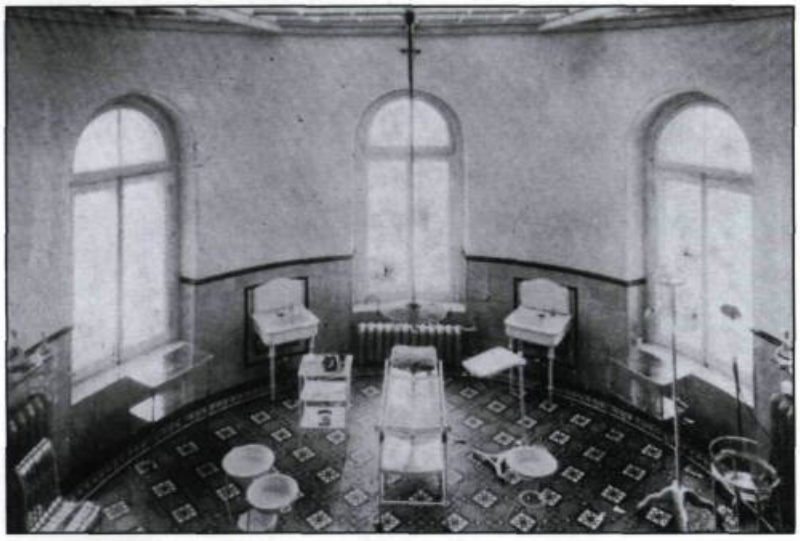
Les religieuses décident d'agrandir et de moderniser cet hôpital qui, dans l'ensemble, a subi bien peu de transformations depuis 1825. Un lit douillet, une alimentation adéquate, une potion maison et tout le dévouement des hospitalières ne suffisent plus au prompt rétablissement des malades. Conscientes de cet état de fait, les Augustines savent aussi que des travaux de rénovation majeure nécessitent des sommes considérables. Or, le revenu annuel de l'institution ne dépasse guère 8 000 $. Toutefois, grâce à la subvention de 448 $ que le gouvernement provincial accorde chaque année à l'Hôtel-Dieu, la communauté croit pouvoir moderniser l'hôpital.

Le «nouvel hôpital»

En octobre 1889, les hospitalières approuvent la construction d'un nouveau bâtiment juxtaposé à l'ancien. La capacité de l'institution va alors doubler. Le 27 février 1890, la communauté accepte les plans et les travaux débutent en mai. La maison d'Aiguillon, souvent désignée sous les vocables de *«nouvel hôpital»* ou de *«l'hôpital privé»*, s'élève sur quatre étages et mesure 98 mètres par 15 mètres de largeur. Ce nouveau

pavillon, en forme de «*L*», vient s'annexer par sa partie nord au monastère tandis que sa façade donne du côté ouest, sur la côte du Palais.

L'architecte Georges-Émile Tanguay, de la société Tanguay et Vallée, accepte de diriger le chantier moyennant une commission de 3 pour cent sur le montant total des travaux. Afin d'en assurer le financement, les hospitalières contractent une dette de 100 000 $ et s'engagent de plus à prêter aux pauvres la somme de 148 000 $ sans intérêt; le montant représente le coût total du projet.



La nouvelle salle d'opération du pavillon d'Aiguillon inaugurée en 1892 fait l'orgueil de l'hôpital. (Photographie médicale. Hôtel-Dieu de Québec).

Le pavillon d'Aiguillon doit accueillir les malades payants soit ceux dont la contribution financière permet le soutien des salles communes. Le nouveau bâtiment abrite aussi certains dispensaires et une salle d'opération qui fait l'orgueil de tous.

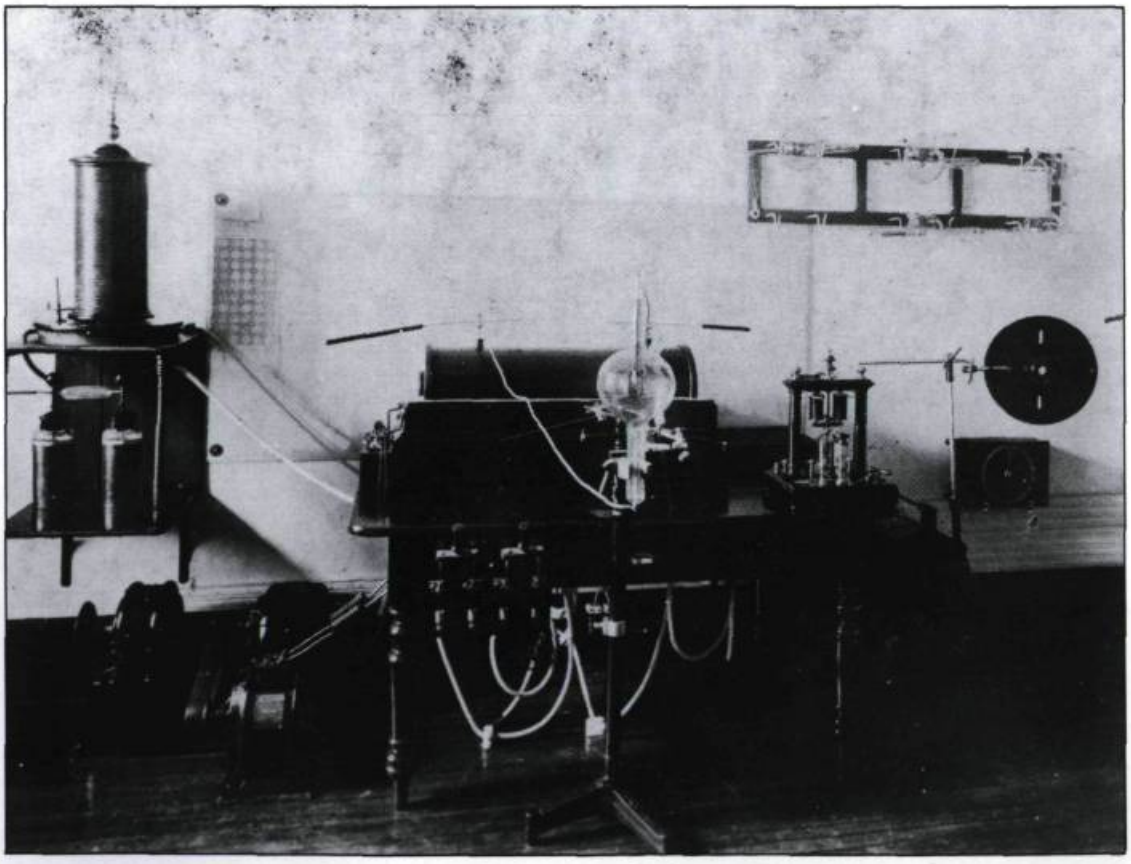
La foule se presse

En décembre 1892, l'inauguration de l'édifice attire un public considérable. **L'Électeur** évalue la foule à 2 000 personnes. Plus modéré, **l'Événement** relève 1 000 curieux. Chose certaine, l'affluence est à ce point considérable que la circulation dans les corridors de l'hôpital s'en trouve gênée.

La visite du cloître et de la maison d'Aiguillon débute vers 13:30 heures et se prolonge durant l'après-midi. Tous les dignitaires de Québec et de Lévis y assistent ainsi que l'élite cléricale de la région. Son éminence le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau préside la cérémonie.

Les journalistes présents s'entendent dans la description de ce «*véritable palais des malades*». L'édifice est «*pourvu de tous les raffinements de la construction moderne*», précise l'un d'eux.

L'architecte responsable de cet ouvrage, Georges-Émile Tanguay, veut avant tout mettre



Cabinet de radiographie du pavillon d'Aiguillon. (Photographie médicale. Hôtel-Dieu de Québec).

l'accent sur la lumière naturelle et «*l'abondance de l'air*». En fait, il compte surtout dissocier les mots hôpital et promiscuité, accolés avec raison depuis si longtemps. À la demande des hospitalières, il entreprend dès l'automne de 1888 un voyage d'études qui le conduit dans les principaux hôpitaux européens. À son retour, au printemps suivant, il possède déjà en tête les grandes lignes du projet qu'il compte présenter aux religieuses.

Des pavillons isolés s'étendant en bras de croix de chaque côté d'un corridor central constituent à ses yeux le plan idéal pour un établissement de ce genre. Toutefois, il ne peut faire fi de certaines contraintes physiques telle que l'irrégularité d'un terrain assez restreint et déjà occupé en bonne partie par le quadrilatère du vieil Hôtel-Dieu. Il opte donc pour un édifice de style roman dont l'ensemble, très uniforme, n'est rompu que par le grand portail central, l'œil-de-bœuf qui le surmonte et la rotonde en saillie. Du côté de la rue des Remparts, de grandes galeries à chaque étage, permettent d'admirer la vallée de la rivière Saint-Charles. La pierre grise utilisée pour la construction provient de Deschambault; les ouvriers la disposent par étage et la travaillent de diverses façons. De la pierre de taille sert pour les encadrements des portes et des fenêtres ainsi que pour les tourelles sculptées.

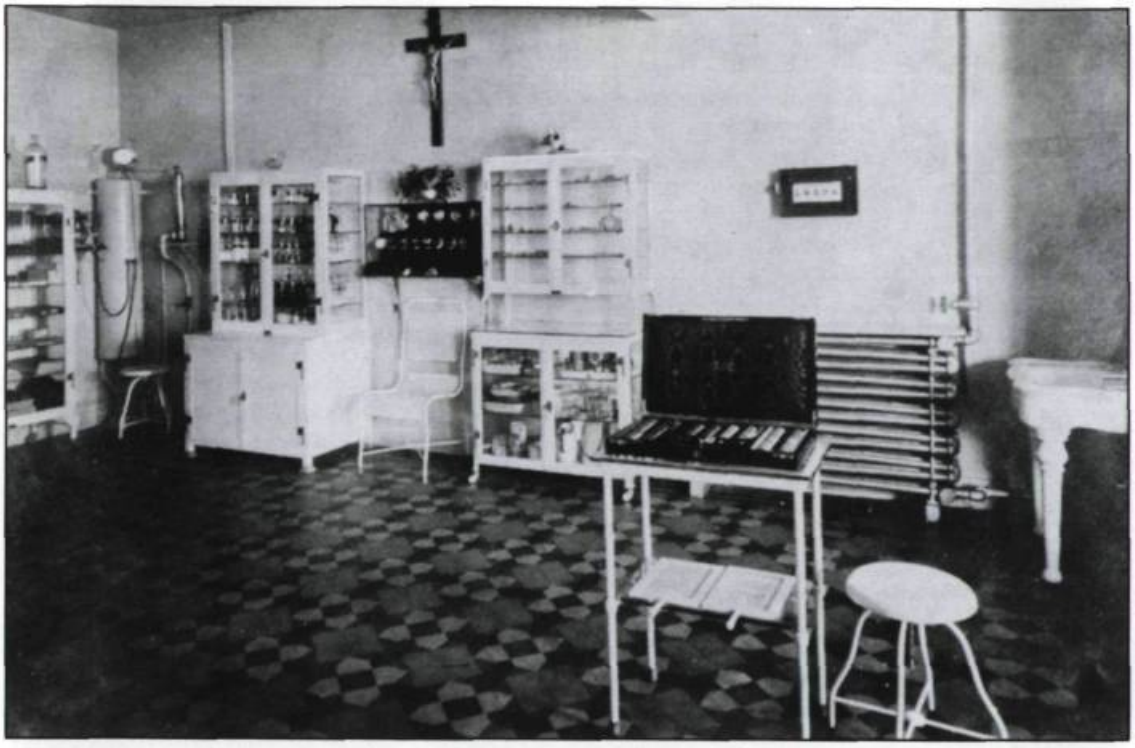
Afin d'ajouter à la valeur du bâtiment, une palissade surmontée d'une clôture en fer forgé remplace le vieux mur d'enceinte en maçonnerie qui dissimulait une partie de la façade.

Hôtel moderne ou hôpital?

L'**Électeur** présente une description fort détaillée de l'intérieur de cet «*hôtel moderne*». L'expression peut paraître étonnante, mais elle vise à démystifier le rôle de l'hôpital. En fait et pour la première fois peut-être, l'architecte s'ingénie autant à faciliter le travail du personnel médical et d'entretien qu'à rendre le séjour du patient plus agréable.

Les planchers de la plupart des pièces, des corridors, du rez-de-chaussée et du premier étage reçoivent un recouvrement de tuiles. Aux étages supérieurs, Tanguay choisit de recouvrir les corridors d'un parquet de bouleau (merisier) verni. À chaque étage, les balayures se retrouvent dans des tuyaux d'aspiration reliés à l'une ou l'autre des cinq fournaises du rez-de-chaussée. La lessive de chaque étage passe également par un système de tuyaux avant d'aboutir à la buanderie, située au sous-sol. L'entretien des salles exige ainsi beaucoup moins d'efforts.

Les patients bénéficient pour leur part de certaines innovations. Par exemple, Tanguay fait cimenter les planchers afin d'amortir le bruit et, comble du modernisme, toutes les salles possèdent un système de sonnerie électrique relié aux postes de service. Un petit commentaire d'un journaliste de l'**Électeur** laisse cependant perplexe. À son avis «*toutes les chambres des malades sont à angles arrondis, car il paraît que les microbes ont un faible pour les coins*». Sans doute s'agit-il des coins oubliés par le balai! La



La salle de consultation du pavillon d'Aiguillon. (Photographie médicale. Hôtel-Dieu de Québec).

présence d'un ascenseur hydraulique qui vole, dit-on, d'un étage à l'autre, mérite également d'être soulignée.

Le système de ventilation suscite l'intérêt de plus d'un visiteur. Il constitue d'ailleurs pour l'époque une innovation importante car la plupart des édifices, même le Parlement de Québec, ne bénéficient pas encore d'une telle nouveauté. La méthode généralement en usage demeure toujours celle de la bonne vieille fenêtre ouverte ou fermée selon les caprices de la température. Attentif à cette question, Tanguay propose un système de ventilation par aspiration. L'appareil lui-même semble plus imposant qu'efficace, quoiqu'il demeure bien difficile d'en mesurer le rendement. Un autre journaliste de **l'Électeur** croit qu'*«il faut examiner de près les détails de cet appareil immense dont les ramifications embrassent tout l'édifice, pour comprendre les savantes combinaisons. Rien d'aussi parfait n'a encore été tenté, croyons-nous au Canada»* conclut-il.

La tour de quatorze étages érigée entre 1959 et 1961 succède au pavillon d'Aiguillon démoli en 1953. (Ville de Québec, Division du Vieux-Québec).

Une salle d'opération moderne

Le pavillon d'Aiguillon possède 150 pièces, mais l'une d'elle fait cependant les délices de tous les médecins. Il s'agit de la salle d'opération ultramoderne dont le service de chirurgie se voit doté à l'instar des plus grands hôpitaux européens. L'Hôtel-Dieu, qui ne désire pas mettre en veilleuse sa vocation universitaire, réserve aux étudiants de la faculté de médecine de l'université Laval un vaste amphithéâtre où ils peuvent assister aux différentes interventions chirurgicales.

La salle d'opération se situe au premier étage, dans une rotonde qui fait saillie sur la façade de l'hôpital. **L'Électeur** du 13 décembre 1892 en donne une description fort élogieuse. La pièce, lit-on, *«est inondée par la lumière qui tombe de la voûte vitrée. Le malade repose sur une table à articulations, au centre [...]. L'opérateur et ses aides travaillent à l'aise; ils ont de l'espace, de la lumière, et personne pour gêner leurs mouvements et regarder par dessus leurs épaules; les élèves de clinique sont en effet rangés sur les gradins de l'amphithéâtre, où il ya place pour 75 personnes, et, le pince-nez ou la lunette à l'œil, peuvent suivre commodément les diverses phases de l'opération»*.

Le chirurgien, qui a tout à la portée de la main, travaille toujours sans masque et sans gants. Les choses évoluent malgré tout fort rapidement dans le domaine médical et cette première grande salle d'opération doit subir des rénovations majeures au moment où le Québec accueille le premier Congrès des médecins de langue française de l'Europe et de l'Amérique, en 1902.

En 1892, le plafond en dôme de la salle d'opération est entièrement vitré car la lumière naturelle constitue une condition **sine qua non** pour l'emplacement d'une salle de chirurgie. Cela cause toutefois certains inconvénients, dont celui de déplacer la table d'opération à mesure que le jour avance afin d'éviter que les rayons du soleil aveuglent les chirurgiens. Après quelques années, des vitraux remplaceront avantageusement le verre, jugé peu pratique.

En outre, à l'origine, la salle d'opération ne possède pas encore l'eau courante; deux grands bassins en agate installés sur des tables profondes servent pour les ablutions. Un poêle à l'huile, à deux foyers, permet de faire bouillir les instruments chirurgicaux et de stériliser les compresses, les bandages et les pansements. En 1902, la salle compte parmi ses nouveaux équipements un bassin à pédales pour se laver les mains et un stérilisateur pour les instruments chirurgicaux.

Un climat d'effervescence

L'accueil favorable fait au nouveau pavillon du vieil Hôtel-Dieu ne s'explique pas seulement pas la modernisation des services médicaux. L'enthousiasme et le sentiment de renouveau soulignés par les journaux de l'époque traduisent également un profond changement social. L'ouverture de la maison d'Aiguillon signifie en quelque sorte la naissance du service privé à l'hôpital. Désormais, l'hôpital se voit confier le mandat de rétablir le patient qui devait recourir aux soins à domicile si sa situation financière le lui permettait.

En fait, en 1892, les résidents de Québec assistent pour ainsi dire à la naissance du milieu hospitalier moderne: fruit des découvertes scientifiques, mais aussi de l'industrialisation, de l'organisation et de l'accroissement démographique. ♦

** Historienne*